

Le Quotidien ironisé : les *Contes* de Jean-Aubert Loranger

Jean Fisette

Volume 4, Number 3, avril 1979

Louis-Philippe Hébert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200182ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200182ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fisette, J. (1979). Review of [Le Quotidien ironisé : les *Contes* de Jean-Aubert Loranger]. *Voix et Images*, 4(3), 550–551. <https://doi.org/10.7202/200182ar>

Le Quotidien ironisé : les *Contes* de Jean-Aubert Loranger

Voilà un travail de recherches et de compilations bibliographiques fait avec soin. L'entreprise, jamais terminée, de faire revivre notre patrimoine gagne encore un point.

Mais qu'est-ce que ces contes ? Celui qui, comme moi, aura attendu patiemment une suite aux découvertes que nous communiquait G. Marcotte, il y a près de dix ans, avec *les Atmosphères* (H.M.H., 1970) sera, pour le moins, surpris, sinon quelque peu déçu.

C'est qu'entre l'écriture poétique étonnamment moderne des *Atmosphères* et la narration de ces contes, il y a une forte rupture, tant dans l'orientation de la faculté imaginatrice que dans l'exigence de l'écriture. Alors que les poèmes — et les premiers contes, tel « le Passeur » — manifestaient une retenue, un jeu constant de l'allusion, les contes — qui constituent l'ensemble de la présente édition — appartiennent à une tout autre fabrication. Ils répondent à un schéma tellement constant, voire coercitif, qu'on pourrait en dessiner le plan d'avance : des réflexions à bâtons rompus sur un objet quotidien, familier ou un sujet de l'heure ; la présentation d'un personnage, âgé de préférence, qui, à force d'avoir utilisé cet objet, n'arrive plus à l'objectiver et finit par en être dupe. Ainsi en est-il de la chaise berceuse, d'un chapeau, d'une pipe, d'un trottoir, etc. Le moule de base, c'est le mythe de l'Apprenti-sorcier.

On comprendra cette constance dans la construction de l'intrigue puisque ces contes ont été produits à la semaine, pour fins d'insertion dans divers quotidiens.

Et pourtant, les contes de Loranger ne sont pas franchement mauvais, l'écriture se révèle humoriste et, la plupart du temps, ironique ; d'ailleurs le choix des objets quotidiens et le schéma de l'inversion des rôles (l'ensorcelleur ensorcelé) se prêtent particulièrement bien à ce type d'écriture. Je relève, à titre d'exemple, quelques titres : « Une punaise écrasée exhale une odeur de fraises en conserve », « les Grincements d'une chaise berceuse abusive », « Le chien d'un aveugle, jamais ne devra noyer ».

La rupture entre les poèmes et les contes est effectivement surprenante, quoique compréhensible à la lecture de l'introduction biographique de B. Guilmette. Alors qu'il était jeune homme, J.-Aubert Loranger par-

ticipa aux divers salons littéraires : Le Nigog, L'École littéraire de Montréal, La Soirée des prosateurs nommée « Monsieur Jourdain reçoit » [sic]; c'est dans cette « Belle époque » que s'inscrivent ses poèmes et ses premiers contes qui figurent bien le sentiment d'exil, le désir de participer à la vie littéraire parisienne. Au retour d'un voyage en Europe, après la séparation des amis, les chanceux restés là-bas, J.-Aubert Loranger doit affronter les nécessités pratiques de la vie quotidienne; ce sera alors le choix du régionalisme contre l'universalisme (l'exotisme) rêveur d'autrefois.

Je crois que l'on tient là un corpus particulièrement intéressant pour étudier et interpréter cette vieille querelle : et si le régionalisme avait été le produit d'un dépit, d'un sentiment d'impuissance autant que d'une volonté d'enracinement, d'un désir d'authenticité ?

J.-Aubert Loranger parle certes du vieux marchand de tabac en feuilles de Saint-Ours, de la bière, de la messe, de la recette du civet de lièvre, mais avec une distanciation, un humour qui sont tout aussi significatifs que le choix des thèmes. Bref : l'ensorceleur ensorcelé et une finesse d'écriture qui a comme fonction d'ironiser ce renversement. Tout ici est en défenses...

Jean Fiset

-
1. Jean-Aubert Loranger, *Contes*, I: *Du passeur à Joë Folcu* et II: *Le Marchand de tabac en feuilles*, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, «Nénuphar», 1978, 323 et 329 p. respectivement.
-